

Écriture de la passion

Pietro Citati, *Portraits de femmes*. L'Arpenteur, 375 p.

Catherine Clément, *Éprouver mais n'en rien savoir*.

Liège/Stanké, 94 p.

Isabelle Larrivée

Number 184, May–June 2002

Les folies de Dieu : les lieux du religieux

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/17134ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Larrivée, I. (2002). Écriture de la passion / Pietro Citati, *Portraits de femmes*. L'Arpenteur, 375 p. / Catherine Clément, *Éprouver mais n'en rien savoir*. Liège/Stanké, 94 p. *Spirale*, (184), 32–32.

ÉCRITURE DE LA PASSION

PORTRAITS DE FEMMES de Pietro Citati

L'Arpenteur, 375 p.

ÉPROUVER MAIS N'EN RIEN SAVOIR de Catherine Clément

Liège/Stanké, 94 p.

LES PORTRAITS que dresse Pietro Citati de femmes mystiques et écrivains sont d'abord l'expression d'une absence, description de ce qui n'est pas. Ces femmes ont en commun le sentiment de leur étrangeté constitutive, une nécessité de se penser radicalement autres dans ce monde où elles vivent, parlent ou écrivent. Puis, dans l'absence, émerge quelque chose comme une « âme », pour parler la langue des mystiques, ou un « regard ». Dans tous les cas, l'écriture semble naître d'un embrassement.

Cette galerie de portraits nous montre des femmes étincelantes, vives et dévorant la vie, mais aussi dévorées par elle. On sait la douleur de Thérèse d'Avila, en dépit de ses emportements; on connaît la vie et le destin de Virginia Woolf, le sort de Marina Tsvétaïéva ou celui de Simone Weil. Dans l'excès, le visage de ces femmes est restitué portant à la fois le meilleur et le pire de leur condition, des femmes humaines. Pietro Citati fait œuvre de mise au monde de femmes dans toute leur humanité. Il y a ici du même coup reconnaissance d'un destin périphérique, pourrions-nous dire, proprement féminin, c'est-à-dire toujours écarté du centre de l'histoire.

L'expérience mystique a à voir avec l'expérience de l'écriture. Les femmes dont il est question ici, mystiques ou écrivains, ont toutes, d'une manière ou d'une autre, soit en le suivant, soit en s'y annihilant, soit en en peuplant leurs récits ou en le niant, un étroit rapport avec Dieu. L'extase mystique est semblable à l'expérience de la création littéraire : toutes deux nécessitent l'ascèse, l'effacement de soi, la descente à l'étage zéro de l'individu : ticket d'entrée pour le vide, le néant, dans lequel tout peut advenir. Elles sont aussi liées, nous le verrons, par des liens historiques.

En amont de la passion et de la transe a lieu, dans un cas comme dans l'autre, la construction d'un « corps mystique » : cette bivalence du désir d'absolu est en constant équilibre. De part et d'autre, nous sommes dans l'au-delà du dogme, dans la révélation innovatrice, dans l'abolition de soi.

Folles ou mystiques ? demandait Jean-Noël Vuarnet, dans ses *Extases féminines* (Hatier, 1991). Les écrits de mystiques féminines sont nombreux autour du xv^e siècle. Ils sont, selon lui, « les fleurs loquaces d'une féminité par ailleurs muselée ». C'est pour cette raison qu'ils apparaissent dès l'ouverture de l'ouvrage de P. Citati. Ces écrits représentent sans doute le prototype de l'écriture féminine, et les mystiques, les ancêtres des femmes écrivains : « L'histoire de la parole et de l'écriture féminines permet [...] de se rendre compte que, dans les siècles obscurs, la recherche et la description de l'extase étaient les seuls moyens qu'une femme spéculative ou poétique avait de dire et de faire entendre quelque chose

d'elle-même qui échappe à la dogmatique "virile" de la théologie positive comme au mutisme obligé et quasi constant des femmes laïques », nous dit Vuarnet.

P. Citati, tout comme Vuarnet, ne tranche pas. Parlant de Thérèse d'Avila, il écrit : « Que nous importe qu'elle ait été hystérique ? Ce qui compte, c'est l'intensité symbolique à laquelle elle sut élever sa névrose. » « Expérience poétique, spéculative, érotique », écrit encore Vuarnet, s'appuyant sur la perte du sens commun ou "bon sens" — non point voyage à travers ou dans la folie, mais voyage aidé par la déraison : où la folie sert de prétexte et le verbe de but... [...] La folie, là, n'est pas le terme : pas de romantisme psychiatrique. » Elles frôlent ainsi toujours dangereusement l'hérésie et l'hystérie, mais ne sont pas sans affirmer une sexualité indirecte, Éros céleste qui les ferait ne pas savoir (ce) qu'elles éprouvent.

Révélation mystique et création littéraire sont sur la corde raide séparant raison et déraison, dans le flottement incertain de l'écriture. Dans un présent extrêmement intense, où viennent s'entrechoquer le passé, l'avenir et tous les temps abolis, on assiste au croisement de tout, y compris celui de l'humain et du divin, des ténèbres et de la lumière, qui transpercent ce présent de manque, de vide, d'absence, et en font un lieu de coïncidence entre l'instant et l'éternité.

L'étude de certaines œuvres, celle de Karen Blixen, entre autres, permet d'établir une différence entre la mystique et l'écrivain : si l'une veut atteindre Dieu et demeurer en lui, l'autre veut le devenir, l'être, tout simplement, en recréant un monde à la mesure de sa révélation.

Mais dans l'absolu de cette impossible passion, on est parfois conduit à l'autodestruction ou à une mort lente et atroce. La passion, si elle est en soi l'aboutissement des mystiques qui s'abolissent en l'idée de Dieu à travers elle, ne serait-elle, pour les écrivains, soluble que dans le suicide, la folie ou la décrépitude ?

Portraits de femmes est un texte où la fidélité et la vérité biographiques passent après l'admiration et la sympathie sans limites pour ces figures de femmes aux vies étriquées, aux bonheurs anesthésiants ou à l'indifférente froideur.

Religions du monde

L'itinéraire à travers les religions du monde qu'accomplit Catherine Clément dans ses entretiens s'intéresse davantage aux pratiques humaines qu'aux croyances elles-mêmes. En accord avec la pensée de Ludwig Feuerbach qui affirme que Dieu est projection de l'homme et idéal d'une communauté, Catherine Clément marque par ailleurs la différence entre le religieux et le sacré : le premier est médiation entre l'homme et Dieu; le second, accès direct de l'homme à Dieu.

Elle montre le rôle occasionnel de la religion pour l'avancement des peuples. Il faut peut-être vivre ou avoir vécu dans des pays où la tradition de religiosité est fortement ancrée dans les mentalités, le savoir-vivre, le savoir-faire, pour être capable de reconnaître, comme le fait Catherine Clément, que la religion a un rôle à jouer dans l'idée de l'indépendance et de la liberté. Dans un monde où on interdirait la religion, aussi bien que si l'on cherchait à l'imposer comme une loi, on serait en situation de violente répression.

Catherine Clément s'intéresse, entre autres, aux perceptions que les religions peuvent avoir réciproquement, et aux contradictions que les différents dogmes religieux permettent, placés les uns à côté des autres, de mettre au jour. Ce faisant, elle montre la grande diversité des religions et les présente comme autant de versions d'un humanisme possible.

Humanisme, certes, mais qu'elle envisage avec une grande lucidité. Évoquant Lacan, qui fournit le titre de la publication de ces entretiens, elle rappelle que tout ce qui relève du caritatif et de l'éducatif ne va pas sans « une pointe de sadisme ». Elle déconstruit ainsi, pour mieux la mettre dans une perspective critique, une pensée du religieux qui risquerait autrement de verser dans le sacerdoce.

Cette très élégante position critique, qui consiste à être à la fois « avec » l'idée de la religion mais avec distance, face à la religion, permet que la liberté de pensée soit constamment maintenue. Pensée dans laquelle ne pointe aucunement l'idée de tolérance propre à l'humanisme des Lumières, qui sous-entend aujourd'hui davantage le fait de supporter que celui d'accepter, de reconnaître. Ce qui ne l'empêche pas de penser le retour du religieux, tel qu'il se vit maintenant, un peu comme celui de la variole ou de la tuberculose !

C'est du même mouvement, celui d'une pensée centrée sur la liberté, qu'elle fait la critique des grands systèmes de pensée philosophiques : Platon, dont elle dit que *La République* est le « vade mecum du dictateur philosophe », Hegel, Kant ou Leibniz qu'elle tient pour des penseurs totalitaires. « Freud disait, conclut-elle, que les philosophes avaient un fonctionnement paranoïaque. Je pense que c'est vrai. Je me méfie beaucoup d'eux ! »

L'écriture et la passion puisent aux sources du mysticisme. Femmes mystiques et femmes écrivains ne sont ici ni théologiennes, ni linguistes. C'est à même le corps qu'elles s'emparent d'un savoir qui échappe du même coup à la horde des curés et des dictateurs. Cette version de la passion nous est montrée en marge de la religion, dans l'autre du dogme, liberté à la fois inventive, créatrice et critique, transverbération véritable.

ISABELLE LARRIVÉE